Ami du Clergé du 27 juillet 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Assomption. — I. La mort de Marie, modèle de la nôtre, 449 — II. Scène céleste et scène terrestre, 450 — III. Deux leçons de la fête, 452.
Pour les Premiers Vendredis. — IX. *Août :* Un seul cœur par le Cœur de Marie, 454.
A l'école des Saints. — XXXVII. S. Gaétan : la bienfaisance, 456.
Les fêtes de l'Eglise. — LXXXII. La Transfiguration, 458.
Explication du Catéchisme. — *18e Leçon :* La résurrection de la chair, la vie éternelle, 460.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

I

LA MORT DE MARIE, MODÈLE DE LA NÔTRE

Cupio dissolvi et esse cum Christo.
Je désire mourir pour être avec Jésus. (**Philip., I, 23**).

Mes frères,

Ce souhait que S. Paul exprimait dans une de ses lettres aux chrétiens qu'il avait convertis, la T. S. Vierge dut le formuler bien des fois durant les années qu'elle passa sur la terre après l'Ascension de son divin Fils. Qu'est-ce qui pouvait la retenir ici-bas ? S. Joachim, son père, et sainte Anne, sa mère, étaient morts depuis longtemps ; S. Joseph, son très chaste époux, était mort ; N.-S. Jésus-Christ, son bien-aimé Fils, était mort, tous ceux qu'elle aimait l'avaient précédée dans l'éternel séjour. Aussi n'avait-elle qu'un désir : aller les rejoindre au plus tôt. Loin de l'effrayer, la mort faisait l'objet de ses vœux, parce qu'elle savait que seule la mort pouvait briser ses liens terrestres et la réunir à ceux dont elle était séparée, parce qu'elle croyait fermement que la mort n'est pas un anéantissement, mais le commencement d'une autre vie. Elle désirait la mort parce qu'elle espérait qu'au sortir de ce monde où elle avait tant souffert et tant pleuré, elle entrerait dans une vie meilleure où il n'y aurait plus pour elle ni pleurs ni sanglots, mais un bonheur sans fin. Elle désirait la mort enfin, parce qu'en même temps qu'elle aimait Notre-Seigneur autant qu'une mère peut aimer son fils, elle aimait Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, et qu'elle avait hâte de le posséder pour toujours.

I

Nous mourrons un jour, nous aussi ; mais, loin de désirer la mort comme la T. S. Vierge, nous la redoutons ; sa pensée nous épouvante et nous l'éloignons de notre esprit comme une importune. Pourquoi cela ? Parce que nous n'avons ni la foi, ni l'espérance, ni la charité de la T. S. Vierge. Si nous possédions à un plus haut degré ces trois grandes vertus, je ne dis pas que nous souhaiterions la mort, — notre perfection et notre sainteté n'iront probablement jamais jusque-là, — mais du moins, quand la maladie ou la vieillesse nous la feront apercevoir toute proche, nous la verrions venir avec moins d'appréhension et moins d'effroi.

Nous redoutons la mort parce que nous la considérons comme l'anéantissement de tout nous-mêmes ; nous ne voyons que le tombeau et nous nous imaginons que nous y serons enfermés tout entiers. A supposer que telle ne soit pas notre pensée, du moins le mystère de l'au-delà nous effraie et nous nous demandons avec anxiété ce qu'il y a et ce qui nous attend de l'autre côté de la tombe.

Eh bien, m. f., ayons la foi et la foi nous tranquillisera. Elle nous apprend qu'après cette vie il y en a une autre, où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres, une autre vie où les élus verront le bon Dieu face à face et tel qu'il est, une autre vie où le bon Dieu essuiera les larmes de ses saints et où il n'y aura plus pour eux ni deuils ni souffrances.

Cette autre vie, Notre-Seigneur nous l'annonce et nous la promet à chaque page de l'Evangile : « Heureux les pauvres, y lisons-nous, car le Royaume des cieux est à eux... Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu... Heureux êtes-vous lorsqu'on vous persécute à cause de moi ; réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans le ciel... Ne travaillez pas seulement pour cette vie si courte, mais amassez des trésors pour le ciel, où ni les voleurs ni la rouille ne pourront les atteindre. »

Celui qui parle ainsi, m. f., celui qui affirme l'existence d'une autre vie est le même qui semait les miracles sous ses pas, le même qui rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds et la parole aux muets ; c'est le même qui ressuscitait les morts. Il a prouvé par des prodiges la vérité de ce qu'il affirmait. Croyons en sa parole comme la Sainte Vierge y croyait ; ayons une foi vive et ne voyons dans la mort qu'un passage obscur, c'est vrai, une porte sombre et douloureuse à franchir, peut-être, mais un passage donnant accès au ciel tout resplendissant de clarté et tout illuminé par la majesté de Dieu et par la gloire de la Sainte Vierge, des anges et des saints qui l'habitent.

II

Il nous faut, comme Marie, croire à une autre vie ; il nous faut également, comme elle, espérer que cette autre vie sera heureuse pour nous.

Sans doute, nous sommes loin d'avoir la pureté sans tache de cette bonne Mère ; nous sommes tous de pauvres pécheurs et c'est en trébuchant à chaque pas, pour ainsi dire, et par des chutes multipliées que nous nous acheminons vers l'éternité. Mais, m. f., le bon Dieu connaît notre faiblesse, Notre-Seigneur fut le témoin de nos chutes, ce qui ne l'a

point empêché de nous dire en remontant au ciel : « Je vais vous préparer une place. » Avant d'aller nous la préparer, il avait commencé par nous la gagner. C'est pour nous rendre notre place au ciel qu'il est venu sur la terre, qu'il y a travaillé et qu'il y a souffert. C'est pour effacer nos péchés et nous rendre notre place au ciel qu'il a versé son sang et qu'il est mort sur la croix. Pour nous aider à conserver cette place qu'il nous a achetée si cher, Notre-Seigneur a fondé son Eglise, établi des prêtres et institué des sacrements qui nous rendent extrêmement facile l'œuvre de notre sanctification. Comment pourrions-nous douter, après tout cela, que Dieu veuille notre salut, que Dieu veuille notre bonheur ?

Dieu est notre Père, il ne nous avait pas créés pour être malheureux sur la terre, et si nous le sommes, c'est par la faute de nos premiers parents. Il ne nous a pas davantage créés pour être malheureux au sortir de cette vie : il a tout fait au contraire pour assurer notre bonheur éternel. Espérons donc, m. f., en sa miséricorde et en sa bonté. Disons-nous que notre bonheur dépend de nous et que si nous le voulons le ciel est à nous. Notre-Seigneur a fait le plus difficile pour nous le mériter, faisons généreusement le peu qu'il nous laisse à faire pour y entrer, et comme la Sainte Vierge, nous pourrons regarder la mort sans effroi.

Qu'avait-elle à redouter ? Au lieu d'un juge sévère, n'était-ce pas un Fils tendrement aimé qui, les bras grands ouverts, s'apprêtait à la recevoir et à la couronner ? Combien elle avait lieu d'avoir confiance ! Elle allait être jugée par Celui qu'elle avait mis au monde, nourri, pressé sur son cœur. Elle allait être jugée par Celui qu'elle avait protégé et avec qui elle avait souffert et pleuré.

Quelle confiance aussi serait la nôtre, m. f., si à nos derniers moments nous pouvions nous dire comme elle : « Je vais être jugé par Celui que j'ai prié et servi toute ma vie, par Celui que j'ai aimé et auquel j'ai offert toutes mes peines ; je vais être jugé par Celui pour qui j'ai bravé les railleries du monde et subi les persécutions des méchants ! » Oh ! si à notre heure dernière nous pouvions nous rendre un pareil témoignage, nous serions pleins d'espérance et nous n'aurions pas peur de la mort.

III

Si nous croyions aux promesses de la vie future que Dieu nous a faites, si nous espérions en sa miséricorde et en sa bonté, nous ne craindrions pas la mort ; mais que serait-ce si, comme Marie, nous aimions Dieu de tout notre cœur et si nous comprenions comme elle que lui seul peut faire notre bonheur !

Nous constatons tous les jours que le bonheur n'est pas de ce monde. En vain notre cœur le poursuit et s'imagine l'avoir atteint. A peine avons-nous conquis l'objet de nos désirs qu'il devient sans charmes pour nous, comme une fleur qui se flétrit et perd sa fraîcheur dès qu'on l'a cueillie. Toute notre vie nous cherchons le bonheur sans jamais rien trouver, sinon de nouvelles déceptions. Pourquoi cela ? Ah ! c'est que notre cœur est fait pour un bien supérieur à tous les biens de la terre, il est trop grand pour que rien ici-bas le puisse jamais remplir et satisfaire. Notre cœur est fait pour le bon Dieu. Seul le bon Dieu, qui est la bonté et la beauté infinies, peut satisfaire l'immense besoin d'aimer qui agite notre cœur. C'est seulement quand nous le verrons face à face et que, selon le mot de S. Paul, nous pourrons nous rassasier de sa gloire, c'est alors seulement que nous serons parfaitement heureux. Or, c'est seulement au ciel que nous pourrons contempler le bon Dieu et c'est la mort seule qui nous en ouvrira les portes. C'est donc la mort seule qui nous mettra en possession du bonheur.

La Sainte Vierge le savait, et voilà pourquoi, loin de la redouter, elle l'appelait de ses vœux : « Hélas ! répétait-elle après son ancêtre David, que mon exil me semble long ! Quand donc me sera-t-il donné de paraître devant votre face ? Comme le cerf altéré soupire après les fontaines d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu ! »

Dieu finit par entendre sa prière et permit enfin à son âme de briser les liens qui l'attachaient à la terre. Tandis qu'elle s'avance, portée sur les ailes des anges, lui-même vient à sa rencontre et lui dit : « Venez, ô Mère bien-aimée, venez que je vous couronne et que je vous établisse Reine du ciel et de la terre. »

Telle sera notre mort et telle sera notre entrée au ciel si, comme Marie, nous avons aimé et servi Dieu de tout notre cœur sur la terre. Puisse-t-il en être ainsi et puissions-nous redire à notre heure dernière cette parole de je ne sais plus quel saint personnage : « Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir. » Ainsi soit-il.

II

SCÈNE CÉLESTE ET SCÈNE TERRESTRE

Mes frères,

L'Assomption de Notre-Dame, commencée par le miracle de sa résurrection, s'achève par le triomphe de son couronnement.

Les artistes chrétiens qui ont sculpté au tympan de nos cathédrales ou peint sur leurs toiles immortelles le couronnement de la Vierge, ont souvent superposé sous nos yeux une double scène. Dans le plan supérieur, une scène céleste. Dans une gloire de lumière plus éblouissante que celle du Bernin dans la Basilique de St-Pierre de Rome au jour des canonisations, Notre-Seigneur qui couronne sa Mère, les anges qui soufflent dans les trompettes d'argent, les saints et les saintes qui assistent dans l'admiration. Dans le plan inférieur, une scène terrestre, composée de chrétiens à genoux, du généreux donateur de l'œuvre ou de l'artiste lui-même, qui s'associent

par leurs hommages à la glorification de la Reine du ciel.

Scène céleste et scène terrestre, c'est aussi le vivant tableau que je voudrais dérouler sous vos yeux, aujourd'hui, pour fêter le couronnement de Marie au ciel : scène céleste, car pour achever la merveilleuse histoire de la Vierge, il nous faut maintenant assister à son couronnement au ciel, qui en est le terme glorieux ; scène terrestre, car ces solennités du ciel se prolongent et retentissent ici-bas et ce n'est peut-être qu'à travers cette glorification de Marie sur la terre que nous pouvons entrevoir quelque chose de sa glorification au ciel, puisque l'œil de l'homme n'a pas vu et que son oreille n'a pas entendu ce que Dieu prépare à ses élus, surtout à cette élue entre toutes, la Bienheureuse Vierge Marie.

I. — *Scène céleste*

L'histoire de Marie, qui débute dans les cieux par la prédestination éternelle de la Vierge à sa mission d'auxiliaire du Sauveur, à sa suréminente dignité de Mère de Dieu, à sa sublime sainteté au-dessus de toute sainteté créée, se couronne également sur les collines éternelles par le sacre royal de la bénie entre les femmes, au jour de son Assomption glorieuse en corps et en âme.

L'ordre a été donné : « Princes, ouvrez les portes du palais ; que les portes éternelles livrent passage à celle qui monte du désert de la terre ! » Et le cortège angélique qui accompagne l'Assomption de la Vierge entre triomphalement au ciel.

Il traverse l'assemblée de tous les ressuscités de l'Ancienne Loi qui avaient fait escorte au Christ ressuscité et glorieux au jour de son Ascension. Les Patriarches voient enfin celle en qui ils avaient cru ; les Prophètes contemplent en pleine lumière celle qu'ils annonçaient dans l'ombre du mystère ; les saints et les saintes d'Israël : Rébecca, Judith, Esther, s'agenouillent devant celle dont elles ne furent qu'une pâle figure et une ébauche lointaine. Et la Vierge sourit à ces frères et à ces sœurs aînés de son peuple, du peuple élu d'Israël, plus gracieusement qu'une reine qui parcourt son royaume.

Et voici les cercles des trois hiérarchies angéliques, incomparablement plus beaux que les cercles du paradis du Dante. Au-dessus de ceux-là aussi Marie s'élève : *Exaltata est sancta Dei Genitrix super choros angelorum ad cœlestia regna* [1]. Elle les traverse, au milieu d'un frémissement d'enthousiasme, de leurs chants et de leurs acclamations : *Assumpta est Maria in cœlum, gaudent angeli, laudantes benedicunt Dominum* [2].

C'est d'abord la hiérarchie des anges, des archanges, des principautés ; l'archange Gabriel montre à tous avec fierté l'humble Vierge de Nazareth et sans doute il entonne à nouveau son salut de l'Annonciation, répété depuis par les anges : « *Ave, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.* »

Puis la hiérarchie des Puissances, des Vertus et des Dominations, qui inclinent leur force devant celle qui passe ; car c'est la toute-puissance qui s'avance, terrible à Satan comme une armée rangée en ordre de bataille, et qui va recevoir en apanage la domination sur le monde.

Enfin c'est la hiérarchie des Trônes, des Chérubins, des Séraphins. Ceux-ci acclament la Mère du bel amour, qui s'élève au ciel sur les ailes de l'amour divin qui l'a détachée de la terre, et qui va devenir désormais pendant l'éternité l'âme de leurs sublimes cantiques d'amour.

Mais le moment solennel de cette fête, à la fois divinement grandiose et humainement touchant, c'est la rencontre, au-dessus de l'assemblée des saints, au-dessus des chœurs angéliques, la rencontre du Fils et de la Mère. Quelle transfiguration glorieuse et quelle apothéose céleste de leur douloureuse rencontre sur le chemin de la croix ! Cette fois, c'est Jésus qui s'avance vers sa Mère et lui dit : « Venez, ma Mère, que je vous couronne. *Veni, coronaberis.* »

Et quand il l'a présentée à Dieu le Père et à l'Esprit d'amour, quand il l'a assise à sa droite sur un trône presque aussi élevé que le sien, quand les saints et les anges ont fait silence, le regard tourné vers le troisième ciel, le Fils de Dieu et le Fils de l'homme, ressuscité et glorieux, désormais impassible et immortel, met avec amour au front de sa mère la couronne de gloire qui ne se fane pas : *immarcerscibilem gloriæ coronam* (I Petr., v, 4).

Ce couronnement, c'est la dernière main mise par Dieu à son chef-d'œuvre de nature, de grâce et de gloire ; c'est encore la récompense de sa vie, de ses vertus, de ses souffrances par le juste Juge qui donne à chacun suivant ses œuvres ; c'est enfin la reconnaissance de l'immense pouvoir dont Dieu investit à cette heure sa toute petite servante. Elle régnera désormais sur la terre, dans le ciel et sur le cœur de Dieu même, par la puissance irrésistible de son amour. Elle est sacrée souveraine des nations, Reine des anges et Notre-Dame du Sacré-Cœur.

La couronne de Marie, c'est tout ensemble un sommet de gloire, un laurier de triomphe, un diadème royal. La couronne de Marie est unique. Et tout le ciel acclame, applaudit et chante.

II. — *Scène terrestre*

Tout le ciel... et aussi toute la terre.

Quand on y réfléchit, elle est admirable, merveilleuse, la louange qui monte de la terre en l'honneur de la T. S. Vierge depuis que ses pieds ont quitté notre sol. L'humanité n'a cessé de s'associer à cette fête éternelle que le ciel vient de dérouler sous nos yeux en l'honneur de la servante du Seigneur dont le Seigneur a fait la Souveraine du monde et la Reine des cœurs. Cette glorifica-

[1] Antienne et verset de l'office de l'Assomption, Vêpres.
[2] Première ant. des Vêpres.

tion posthume de son nom par le monde et à travers les âges accomplit à la lettre la grande prophétie de la Vierge de la Visitation : « *Beatam me dicent omnes generationes.* Toutes les générations me proclameront bienheureuse. »

De cette glorification posthume de Marie, le Bienh. de Montfort a fait un raccourci puissant aux premières pages de son *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge* (nº 9) : « Toute la terre, écrit-il, est pleine de sa gloire, particulièrement chez les chrétiens, où elle est prise pour tutélaire et protectrice en plusieurs royaumes, provinces, diocèses et villes. Plusieurs cathédrales consacrées à Dieu en son nom. Point d'église sans autel en son honneur ; point de contrée ni canton où il n'y ait quelqu'une de ses images miraculeuses, où toutes sortes de maux sont guéris et toutes sortes de biens obtenus. Tant de confréries et congrégations en son honneur, tant de religions (congrégations religieuses) sous son nom et sa protection ! Tant de confrères et sœurs de toutes les confréries et tant de religieux et de religieuses qui publient ses louanges et qui annoncent ses miséricordes ! Il n'y a pas un petit enfant qui, en bégayant l'*Ave Maria,* ne la loue ; il n'y a guère de pécheurs qui, en leur endurcissement même, n'aient en elle quelque étincelle de confiance. »

Bref, si grande est cette glorification de Marie par le peuple chrétien que l'incroyant et l'hérétique s'en scandalisent comme d'une idolâtrie.

C'est en cette fête de l'Assomption, la fête par excellence de la Vierge, la Sainte-Marie, comme on dit dans certaines contrées, que nous avons sous les yeux un signe parlant de la gloire de Marie parmi les hommes.

Tandis que les cloches sonnent à pleine volée, une procession sort de l'église et se déroule par nos chemins ensoleillés. Autour de la statue de la Vierge ou de sa bannière, les enfants de Marie font un nuage mouvant de blancheur. Et le chant des cantiques populaires : *Ave, Ave, Ave Maria...* conduit la paroisse à quelque chapelle ou à quelque statue vénérée de la bonne Mère.

Signe parlant de la gloire de Marie parmi les hommes. Car ce défilé chantant et priant constitue comme une réplique mariale de la Fête-Dieu. Il n'y a que pour le Fils et pour sa Mère que toutes les paroisses s'ébranlent ainsi au même jour pour accompagner Notre-Seigneur et Notre-Dame à travers leurs domaines et leur faire les honneurs de leurs routes et de leurs terres.

Chaque jour s'égrènent des milliers de chapelets ; chaque mois les enfants de Marie et les dévots de la Vierge se groupent devant son autel pour célébrer quelqu'un de ses mystères ; chaque saison voit des groupes ou même des foules de pèlerins s'acheminer vers ses sanctuaires tapissés d'ex-voto et ardents de cierges. Mais au jour de l'Assomption, c'est toute la catholicité qui lui fait une ovation magnifique. C'est ce jour-là que se déroule sur la terre comme au ciel le triomphe de la Reine des anges et des hommes.

* *

Un de nos plus grands poètes catholiques [1] a évoqué en des strophes émouvantes le dernier regard de Marie qui monte au ciel, sur notre pauvre terre qu'elle quitte après y avoir vécu et souffert comme nous :

Vierge, souvenez-vous de l'instant où vos yeux
Ont vu la pauvre étoile humaine disparaître !
Vous aviez dépassé les confins de nos cieux,
Vous abordiez l'éther sans êtres...
Comme elle apparaissait pâle et triste, là-bas,
La lueur de la terre au fond de l'étendue !
Cependant vos regards ne se détournaient pas
De cette planète perdue.

Le poète imagine ensuite qu'à ce dernier regard sur ce monde où Marie a partagé nos travaux et nos pleurs, où elle a porté Jésus, où ont tenu tant de choses chères, une dernière larme tombe de ses yeux sur le pays des douleurs. Et dans une strophe qui forme comme le commentaire de la supplication du *Salve Regina : Oculos ad nos converte,* il finit par cette prière :

Mère, souvenez-vous de ce suprême adieu ;
Des sommets de la gloire où vous siégez, ô Reine,
Abaissez quelquefois la pitié de vos yeux
Sur notre pauvre étoile humaine.

Oh ! soyons sûrs qu'en ce jour surtout Marie tourne vers la terre son regard de miséricorde, qu'elle n'a pas le cœur moins joyeux de nos cantiques que des hymnes du ciel, et que de ses mains tombent sur le monde plus de rayons de grâces que le beau soleil d'août n'en a jetés à profusion sur nos demeures et sur nos champs.

Ciel et terre sont confondus dans ses bénédictions maternelles, comme ils se confondent dans la célébration de sa gloire. Ainsi soit-il.

III

DEUX LEÇONS DE LA FÊTE

Comme un fruit mûr se détache tout naturellement de l'arbre, ainsi, dans un élan de suprême amour pour Notre-Seigneur, l'âme de la Vierge Marie a brisé ses liens terrestres. Et en réponse à cet amour parfait, Jésus rappelle immédiatement à la vie le corps de sa mère, puis, sans retard, il l'accueille dans la gloire céleste. Dès ce jour elle devient Reine du ciel et de la terre, trésorière des richesses éternelles, dispensatrice de tous les bienfaits divins.

Quel chrétien s'étonnerait de voir la Vierge Marie ainsi triomphante ? Or ce triomphe comporte des leçons, et il en est deux que je désire vous rappeler brièvement ce matin.

I

La première, c'est que la vie présente, ne pouvant satisfaire toutes les aspirations de l'âme, n'est pas un terme, mais un moyen. La terre ne fait que préparer le ciel.

Ne sommes-nous pas effrayés par la rapidité de

[1] Louis Mercier *Les pierres sacrées.*

notre passage ici-bas ? Voyez cette jeunesse remplie d'espoir, d'élan, et qui, en plein vol, se heurte à la mort. Et quand on atteindrait l'extrême vieillesse, tout ce qui est passé semble si court !

La vie est un passage, et un passage hérissé de difficultés et de peines. Il m'est bien inutile et impossible d'en faire un tableau complet. Je fais appel à votre expérience. Regardez le passé. Comptez les jours heureux, les joies sans nuages, les entreprises sans obstacles, les familles sans discordes, les amitiés sans déceptions. Dans ces peines, il y a beaucoup de notre faute, mais nous sommes aussi, parfois, les victimes des fautes du prochain. En justice, notre conscience réclame une réparation, puisque nous aspirons sans cesse au calme, à la paix, au bonheur que nous ne trouvons pas.

Ce matin, la Vierge Marie nous dit : « La terre, c'est une auberge où l'on passe, ce n'est pas une demeure où l'on s'installe pour toujours. N'attendez pas de la terre le bonheur parfait, puisque le péché originel l'en a chassé, mais faites de votre vie terrestre, si courte ou si longue qu'elle soit, l'occasion, l'élément, la source de mérites surnaturels qui feront notre véritable valeur ici-bas et dans l'autre vie. » La vie présente n'est pas un terme, c'est un moyen d'aller vers Dieu.

Et en effet, m. f., si Dieu a récompensé magnifiquement la Vierge Marie, ce n'est pas à cause des grâces exceptionnelles dont il l'a comblée, c'est parce que Marie a répondu aux bienfaits divins, a utilisé les secours accordés, en un mot a rempli tout son devoir surnaturellement. C'est la pensée de l'amour de Dieu qui l'a toujours inspirée et guidée. Quel exemple !

La vie de la Sainte Vierge, m. f., ressemble beaucoup à la nôtre : vie modeste, humble, cachée dans la petite ville de Nazareth, vie consacrée uniquement aux soins de la maison. C'est aussi une vie de renoncement : elle voudrait garder toujours ce calme, cette paix intime, mais dès la naissance de Jésus, elle a dû supporter l'exil pour lui, pour la gloire de Dieu, pour le bien de l'humanité ; puis elle doit renoncer à la présence de Jésus pendant la vie publique ; désormais elle ne compte plus. Vie de souffrances par les injustices, les injures dont Notre-Seigneur est l'objet, par les douleurs et le sacrifice du Calvaire. En tout cela elle voit la volonté de Dieu. Que Dieu soit servi, aimé, glorifié, voilà toute son ambition, voilà la raison pour laquelle aujourd'hui Dieu la récompense. Voilà la première leçon qu'elle nous donne.

La vie présente n'est pas un terme, c'est le moyen de glorifier Dieu dès ici-bas, en même temps que pour récompense Dieu se prépare à nous glorifier dans le ciel.

II

La seconde leçon que la Vierge Marie nous donne dans son triomphe est une leçon de confiance en elle.

Pour servir Dieu ici-bas, nous avons besoin d'être aidés, et c'est la Sainte Vierge qui se présente. Nous n'avons jamais douté du cœur de notre mère. Dans nos petits chagrins d'enfants, nous nous sommes réfugiés près de lui et rien qu'à le sentir battre nous étions consolés. Dans les orages de la jeunesse, nous nous sommes approchés de lui, et même si notre mère ignorait nos luttes, sa seule présence ramenait la paix dans nos cœurs troublés. Pendant toute notre vie, notre mère, par un instinct divin, a compris nos inquiétudes et nos angoisses, et d'un mot, que seul un parfait amour pouvait inspirer, elle a su nous rendre l'espoir et la confiance.

M. f., nous ne pouvons pas douter davantage du cœur de la Vierge Marie. Dieu nous dit dans l'Ecriture : « Une mère n'abandonne pas ses enfants, et même si cela pouvait arriver, moi, je ne vous abandonnerais jamais. » Or, le cœur de Marie est, si je puis parler ainsi, comme pétri de l'amour de Dieu. Son seul titre de Mère de Dieu et de Mère des hommes doit nous inspirer confiance.

Aujourd'hui, la considérant dans son triomphe, nous la voyons Mère puissante de la puissance même de Dieu et riche de tous les trésors célestes, puisque Notre-Seigneur lui offre, dans le ciel, un trône auprès du sien.

Or, si la puissance et la richesse ont quelquefois refroidi, endurci, fermé le cœur des hommes mauvais, nous pouvons être assurés que celui de la Vierge Marie, déjà si tendre et si généreux sur la terre, ne connaît pas, dans le ciel, de limites à ses largesses et que sa puissance sur le cœur de Dieu est tout entière au service de sa bonté.

Vous le savez, la confiance entre les hommes, et à plus forte raison la confiance qui doit forcer les portes du ciel n'admet pas le moindre doute, ni l'hésitation.

Si votre confiance est un peu chancelante, entendez en ce jour la voix maternelle et céleste qui vous dit : « N'écoute pas l'impie qui se moque ; son insulte retombe sur lui comme un déshonneur. Regarde le croyant qui orne mon image, fleurit mes autels, chante mes louanges. Entends la longue plainte suppliante des malades qui demandent la guérison, la prière des pécheurs et des faibles qui espèrent, par moi, leur conversion. Vois le cortège de toutes les douleurs physiques et morales commencé dès les premiers jours de l'Eglise, qui s'accroît sans cesse de nouvelles souffrances et qui vient apporter les membres fatigués, les corps endoloris dans mes sanctuaires. La terre est couverte de ces lieux de repos : oratoires, chapelles, églises, cathédrales, basiliques, où je suis priée, honorée, aimée. C'est là que je reçois les âmes en détresse et que, plus près de moi, elles obtiennent toujours un soulagement à leur langueur. »

Peut-être direz-vous : « Moi aussi j'ai prié et je n'ai pas été exaucé. » — Qui vous dit que, pour vous exaucer, la Vierge Marie n'attend pas votre persévérance comme le gage certain de votre fidèle amour ?

Vous demandez peut-être le miracle. Celui-ci ne peut être qu'exceptionnel ; demandez plutôt et attendez la grâce de porter votre croix le temps qu'il plaira à Dieu.

De plus, écoutez bien au fond de votre conscience. La douce voix maternelle ne vous adresse-t-elle pas un léger reproche : « Vous me suppliez de vous donner, dit-elle, mais vous-même, que m'apportez-vous ? Un cœur rempli de lui-même avec ses aises, ses ambitions, ses amours trop terrestres, alors que j'attends des âmes détachées, délicates, désireuses de mieux faire, comme le pécheur qui reconnaît humblement sa détresse et sa misère. »

Ah ! m. f., pour être exaucés, apportons des cœurs purifiés, désireux de l'être et surtout remplis d'une confiance inébranlable.

* *

Le 9 mars dernier, le premier navire en partance pour Terre-Neuve quittait le port de St-Malo. Dès qu'il eut gagné le large, le capitaine réunit son équipage et dit : « Voici notre campagne commencée, nous allons réciter une prière pour la mettre sous la protection de la Sainte Vierge. » Alors tout l'équipage, debout, récita : « *Ave Maria.* »

Le 24 mars, ce fut la tempête, puis le naufrage. Quand on fut obligé d'abandonner le navire, l'équipage, réparti sur les doris, petites embarcations plates, essaya de gagner la terre ou de découvrir un vapeur.

Une de ces embarcations se trouva séparée des autres et demeura isolée à trois cents milles de la côte française, et voici ce que rapporte un jeune marin. Le 8 avril, dans la journée, plusieurs fois nous avons récité une dizaine de chapelet. — 9 avril, nous n'avons mangé qu'une demi-galette et bu un demi-verre d'eau pour ménager nos provisions. Le vent devient plus violent, la mer de plus en plus mauvaise. Obéissant à une pensée intérieure, je sors de sous ma vareuse un petit étendard du Sacré-Cœur que j'épingle à notre voile. Un camarade attache à côté une médaille de la Sainte Vierge et nous demandons au Sacré-Cœur et à Notre-Dame, sa mère et la nôtre, de nous protéger et de nous guider.

La tempête continue toujours ; le bateau embarque de plus en plus de l'eau qu'il faut continuellement rejeter à la mer. Nous sentions l'épuisement proche et nos forces diminuer rapidement. C'est alors que nous tournâmes plus ardemment nos regards vers le ciel. A genoux tous les quatre au fond de la doris, nous récitâmes une dizaine de chapelet. Au nom de tous, je promis à Notre-Dame du Verger, si nous étions sauvés, d'aller à jeun la remercier à sa chapelle cinq jours de suite. C'était fini ! Quelques instants après, apparaissait le bateau sauveur qui ramena à Saint-Servan les quatre jeunes gens pour accomplir leur vœu à Notre-Dame.

M. f., ne sommes-nous pas tous sur cette mer houleuse qu'est la vie, avec ses brouillards, ses temps sombres, ses nuages inquiétants, ses vents, sa tempête ?

Nous luttons, nous rejetons les paquets de mer qui menacent de nous faire sombrer et que j'appelle les tentations, les pensées de découragement. Si à certaines heures nous sentons l'épuisement nous envahir et nos forces diminuer, comme les quatre petits matelots, élevons nos regards vers l'image de Marie triomphante dans le ciel, jetons-nous à ses pieds par la prière confiante, mais confiante jusqu'à l'abandon total de nous-mêmes, et soyons assurés que la Vierge viendra à notre secours. Ainsi soit-il.

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

IX

Août

UN SEUL CŒUR PAR LE CŒUR DE MARIE

Mes frères,

Une scène se répète souvent dans les apparitions du Sacré-Cœur : Notre-Seigneur met son cœur à la place de celui des voyants. A quelques détails près, nous retrouvons cet échange des cœurs dans la vie de sainte Mechtilde, de sainte Catherine de Sienne, de sainte Lutgarde, de sainte Madeleine de Pazzi, de sainte Marguerite-Marie, pour ne citer que les cas les plus connus.

Symbole riche de sens.

La vraie dévotion au Sacré-Cœur doit, en effet, aboutir à cette transformation de notre cœur en son cœur, à cette transfusion de sa vie dans la nôtre, à la réalisation aussi parfaite que possible de l'idéal formulé par S. Paul : « Si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » (Gal., II, 26).

Un seul cœur avec Jésus : même mentalité, même qualité d'amour, mêmes vertus de douceur et d'humilité, c'est bien dans cette idée maîtresse que se synthétise la dévotion au Sacré-Cœur et sur cette résolution suprême qu'il nous faut cristalliser tous les élans, toutes les affections, toutes les bonnes dispositions qu'ont suscitées jusqu'ici dans notre âme les réflexions de nos premiers vendredis du mois.

Mais en ce mois de l'Assomption de Marie, il est de circonstance de rappeler encore le secret des secrets de l'union à Notre-Seigneur, quelque forme que revête notre piété : la dévotion à Marie. Nous trouverons ainsi condensé tout l'essentiel de cette grande dévotion au Sacré-Cœur : et le but à atteindre et le moyen d'y parvenir : un seul cœur par le cœur de Marie.

I

A cet échange spirituel, à cette substitution intérieure, à cette union des cœurs conduisent naturellement l'amour, la réception de l'Eucharistie, l'imitation, la réparation, en qui nous

avons reconnu les pratiques principales de la dévotion au Sacré-Cœur, dont toutes les autres ne sont que le prolongement ou la manifestation.

L'amour unifie. Il s'établit entre les âmes qui se ressemblent ou qu'il rend semblables. Ceux qui s'aiment ne font plus qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una... Dilectus meus mihi et ego illi.*

La communion est une union transformante, enseignent les théologiens, c'est-à-dire que par la communion la vie de Jésus nous pénètre, nous envahit, s'empare de tout notre être. « On a Jésus au cerveau, au cœur, aux mains, » écrivait de façon très vive S. François de Sales. C'est lui qui pense par l'intelligence du communiant, qui aime par son cœur, qui agit dans toutes ses actions. Et pareil enseignement, si osé qu'il semble, n'est que le commentaire de la parole même de Notre-Seigneur : « Comme je vis par le Père, celui qui me mange vivra par moi. » (Jo., VI, 58).

L'imitation nous assimile au divin modèle. C'est la part de notre effort personnel qui seconde l'œuvre de la communion. Elle tient nos regards sur lui dans l'exercice de toutes ses vertus pour les reproduire dans notre vie.

Enfin la réparation fait communier les âmes à la vocation même du Christ. N'est-il pas par destination l'Agneau de Dieu qui efface le péché du monde ? Et la réparation, c'est la réponse des amis de Jésus à ses invitations de coopérer à l'œuvre de salut : « Veillez et priez ;... l'opprobre a brisé mon cœur,... j'attends de la pitié,... des consolateurs. » (Ps. LXVIII, 21).

Ainsi, par tout l'ensemble de ses pratiques, la dévotion au Sacré-Cœur va vraiment, selon le vif symbole de l'échange des cœurs, à mettre le Cœur de Jésus à la place du nôtre.

II

Elle y mène d'autant plus rapidement qu'on cherche le cœur de l'enfant à travers le cœur de la mère.

« Nul ici-bas ne nous connaît mieux que notre mère. Quand nous sommes devenus étrangers pour tous les autres, quand l'éloignement, le temps, la souffrance nous ont rendus méconnaissables pour tous les yeux, il est toujours un œil qui ne se trompe point, qui n'hésite point : c'est l'œil de notre mère. Et une mère ne connaît pas seulement les traits extérieurs, le visage, la démarche de son fils ; elle le connaît à fond, elle pénètre les replis de son cœur, elle devine ses pensées les plus intimes, ses désirs même les plus secrets. C'est ainsi que Marie a connu Jésus. Elle l'étudiait à la fois par sentiment de tendresse maternelle et de respectueuse admiration, comme son fils et comme son Dieu. Elle conservait dans son cœur toutes ses paroles, elle s'inspirait de l'esprit de toutes ses œuvres. Nul n'a connu comme Marie la vie intérieure de Jésus, ce que l'Ecriture appelle la vie du cœur, c'est-à-dire la véritable vie. Notre-Dame du Sacré-Cœur ; oui, vraiment, ô Marie, ce nom vous appartient, car pour vous ce cœur adorable a été transparent : vous en avez vu comme à découvert toutes les pensées, tous les mouvements, tous les sentiments. Que dis-je ? Votre cœur a été le miroir où se sont réfléchis tous les traits du cœur de votre fils. Pour nous révéler le cœur de Jésus, vous n'avez qu'à nous révéler le vôtre. »

Et après cette admirable page, le cardinal Pie concluait justement : « Chrétiens, mes frères, savez-vous pourquoi vous faites si peu de progrès dans la connaissance de Jésus ? Savez-vous pourquoi, depuis de longues années peut-être, vous le cherchez en vain ? Savez-vous pourquoi la lumière de Jésus vous fuit ? C'est que vous ne frappez pas à la porte d'où la lumière s'est levée sur le monde : *Porta ex qua mundo lux est orta* [1]. »

A travers le Cœur de Marie cherchons le Cœur de Jésus et par le Cœur de Marie amour, hommage et réparation au Cœur de Jésus !

* *

Ces dernières années, une simple mélodie populaire a acclimaté parmi les fidèles toute une série d'invocations au Sacré-Cœur. On y chante : « Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre. »

Mais on poursuit : « Jésus, doux et humble de cœur, brûlez mon cœur au feu du vôtre. — Jésus, doux et humble de cœur, changez mon cœur avec le vôtre. »

Rêve, hyperbole, exagération de dévots, pensent peut-être certains en écoutant monter de la foule ces formules mystiques.

— Non ! prière ascendante des âmes qui se savent vivre de la vie même du Christ et qui croient justement pouvoir en vivre avec plus d'abondance par la dévotion au Sacré-Cœur, « jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ. » (Eph., IV, 13).

Pour illustrer ces enseignements, rappelons une des belles extases de sainte Catherine de Ricci, telle que la rapportait le *Messager du Sacré-Cœur* (février 1862).

Elle vit la Sainte Vierge qui la prenait par la main et l'amenait à son divin Fils : « O mon Fils, dit-elle, voici que je vous présente notre très chère vierge Catherine, qui sollicite de votre tendresse la grâce de changer son cœur de chair en un cœur tout céleste, afin qu'elle soit plus digne de vous, en prenant un cœur semblable au vôtre. — O ma chère Mère, répondit Jésus, vous ai-je jamais refusé quelque chose, et votre cœur n'est-il pas le chemin naturel qui mène à mon cœur ? Il sera fait comme vous avez demandé. Et vous, ma très chère fille Catherine, souvenez-vous que dès cet instant vous ne vous appartenez plus et que vous

[1] Homélie prononcée à la solennité du couronnement de N.-D. du Sacré-Cœur à Issoudun, en 1869 (*Œuvres*, p. 447-449) ; Oudin 1887.

êtes toute à moi ; car voici que je purifie votre cœur de toute affection qui n'est pas la mienne et que je le remplis de mon seul amour. » Notre-Seigneur alors toucha de sa main divine le côté gauche de la sainte et mit en elle un cœur nouveau... Quand elle sentit ce cœur battre dans sa poitrine, elle sortit de son extase en disant : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. »

Afin d'obtenir de ne plus faire qu'un cœur avec le cœur de Jésus, disons en terminant la belle prière du dévot Lansperge :

« O cœur si noble, si bon, si doux, de mon fidèle ami Jésus-Christ, mon Dieu et mon Seigneur, attirez, absorbez en vous, je vous en prie, mon cœur, toutes mes pensées et mes affections, toutes les puissances de mon âme et tous mes sens, tout ce qui est en moi, tout ce que je suis et tout ce que je puis ; que je ne vive que pour votre gloire et suivant votre très sainte volonté.

O très miséricordieux Jésus, en votre cœur je me remets et je m'abandonne tout entier. Je vous en prie, Dieu de bonté, ôtez-moi mon cœur corrompu, sans pitié, sans gratitude, et donnez-moi votre divin cœur ; ou bien faites mon cœur selon votre cœur, façonnez-le à votre gré.

Ah ! Seigneur mon Dieu, mon Sauveur et mon Rédempteur, ôtez-moi mes péchés et tout ce qui vous déplaît en moi ; tout ce qui vous plaît, versez-le en moi de votre cœur très saint. Que je ne vive que pour vous plaire, ô Dieu très saint, et pour vous aimer. Faites que mon cœur s'unisse à votre cœur, ma volonté à votre volonté : que je ne veuille jamais rien, que je ne puisse jamais vouloir que ce que vous voulez, que ce qui vous plaît. Que je vous aime, ô doux Jésus, mon Dieu, de tout mon cœur, en tout et par-dessus tout. *Amen* [1]. »

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XXXVII

S. GAÉTAN : LA BIENFAISANCE

Mes frères,

Aussitôt que Gaétan fut né, sa mère, personne en vue dans l'aristocratie de Vicence, le consacra à la T. S. Vierge. Il y a tout lieu de penser que cette oblation attira sur l'enfant les bénédictions célestes, car dès ses premières années, son entourage remarqua son extraordinaire douceur, sa piété précoce et l'ensemble étonnant des qualités qui commençaient à se manifester en lui. C'était au point qu'on le nommait déjà le petit saint, et les événements devaient prouver plus tard que si cette prophétique canonisation populaire était opposée à toutes les règles canoniques, il n'en restait pas moins qu'elle ne faisait que devancer celle — officielle, alors — que la Providence réservait pour plus tard à notre héros.

[1] *Pharetra divini amoris*, l. I, 5

I

Quand il eut grandi, le jeune homme alla cueillir à l'Université de Padoue le double doctorat en droit civil et en droit ecclésiastique ; puis de là il se rendit à Rome. Jules II régnait en ce moment ; ce nom seul évoque toute l'époque de la Renaissance et indique quelle splendeur brillait alors au sein de la Ville éternelle. Parmi tant de lettrés, d'artistes, d'hommes éminents que le pape attirait de tous les pays pour les grouper autour de son trône, Gaétan fut bientôt remarqué. Afin de le retenir auprès de lui, Jules II lui offrit un titre de prélat et lui fit conférer le sacerdoce. Mais le jeune prêtre n'avait pas d'ambition humaine et était résolu à ne se laisser tenter par aucune grandeur, même ecclésiastique. Il avait les cours en horreur, même lorsqu'elles sont composées de religieux, parce qu'au milieu de la diplomatie et des intrigues, il y a toujours quelque péril pour l'âme.

Ceci ne veut pas dire que la Curie romaine soit corrompue ou tout simplement inutile. Elle est, tout au contraire, indispensable, parce que la souveraineté spirituelle de l'Eglise est obligée, par la force même des choses, de se tenir en contact permanent avec les souverainetés temporelles des différents Etats où elle exerce son action. Seulement ce métier de négociateur, fort différent de ce que nous appelons d'habitude « le ministère des âmes, » exige des aptitudes particulières et une tournure spéciale d'esprit. Jusqu'ici, d'ailleurs, les candidats n'ont jamais manqué pour ces postes. Aussi a-t-on pu, sans trop les retenir, laisser leur liberté aux hommes qui préféraient servir Dieu dans l'obscurité et le silence.

C'est ce qui arriva à notre saint, qui, après avoir démissionné de ses fonctions administratives, s'employa de tout son zèle à promouvoir des institutions charitables. Le ciel lui avait départi une belle fortune : il la consacra à bâtir à ses frais des orphelinats ou des hôpitaux. Comme il ne lui suffisait pas de sacrifier son argent, il tint à payer aussi de sa personne et au cours d'une épidémie se mit à soigner de ses propres mains les contagieux.

Ces soins corporels lui servaient, d'ailleurs, à atteindre les cœurs. S'il se préoccupait vivement de soulager les douleurs des malades, il s'attachait surtout à les purifier et à les mettre en état de comparaître devant le souverain Juge. Aussi l'appelait-on le « chasseur des âmes, » et on doit convenir que ce titre est aussi beau que celui d'apôtre.

Mais un autre dessein occupait l'esprit du pieux infirmier. Les fastes quelque peu païens de la Renaissance avaient introduit à Rome un certain relâchement dans les usages ecclésiastiques, et les papes, trop soucieux d'art, de politique ou de guerre, fermaient les yeux sur certains abus qui pourtant menaçaient de s'aggraver. Gaétan résolut de se consacrer à la réforme nécessaire. Il n'avait nullement l'intention d'usurper sur les attributions des chefs de l'Eglise ; mais il voulait

simplement s'occuper d'une œuvre à laquelle nul ne songeait et aboutir à un résultat par des procédés de suggestion et de douceur. Dans ce but, il fonda un ordre de Clercs réguliers qui renonceraient à toute sollicitude terrestre, ne posséderaient ni revenus ni prébendes et ne compteraient, pour assurer leur subsistance, que sur les aumônes des fidèles. Celui qui avait dépensé une si large part de son patrimoine en œuvres de bienfaisance, s'en remettait à son tour à la charité du peuple chrétien pour nourrir les enfants de sa prédilection.

Les premiers membres du nouvel Institut émirent leurs vœux solennels, approuvés par Clément VII, dans la basilique auguste de St-Pierre. Le fondateur était entouré de l'évêque Jean-Pierre Carafa, qui devait mourir pape sous le nom de Paul IV, et de deux autres pieux compagnons. Humainement c'était fort peu. Aux regards de la Providence, ce petit groupe de quatre hommes constituait un des plus beaux bataillons de l'armée du ciel, car le Seigneur n'a pas coutume de remporter ses victoires avec le secours du nombre : il estime, emploie et favorise les âmes qui forment une élite de sainteté.

Une épreuve, pourtant, menaçait les fervents amis. Au cours du pillage de Rome, Gaétan fut saisi par les soldats, qui le traînèrent en prison, le frappèrent et le torturèrent, pour lui faire avouer où il avait caché des richesses que, dans la réalité des faits, il avait depuis longtemps distribuées aux pauvres. Echappé comme par miracle à ces fureurs, le saint ne se découragea pas. Il se remit paisiblement à son entreprise et, malgré les misères qui s'accumulaient autour de lui, ne désespéra pas un instant de l'avenir.

Pour amener les autres à la voie de la perfection, il donnait lui-même l'exemple de toute sorte de vertus. Ses biographes signalent en lui deux qualités qui nous le montrent un peu comme le précurseur de tendances qui se sont heureusement développées à notre époque. Il fut d'abord un liturgiste soucieux d'assurer la splendeur du culte divin, mais de ne l'exercer que selon les règles formulées par l'autorité ecclésiastique. Et surtout il fut un adepte de la théorie que la communion fréquente est un admirable moyen de salut. Il prêcha cette doctrine et la soutint dans ses ouvrages, car il eut aussi beaucoup à travailler pour lutter contre les hérésies de toutes sortes qui s'agitaient dans les ténèbres.

Mais tant de préoccupations extérieures ne l'empêchèrent jamais de donner une large part de sa vie, jusqu'à huit heures par jour, quand il le pouvait, à l'oraison mentale, qui est l'un des fondements de la vie spirituelle. Ses méditations le transportaient si profondément qu'il s'éleva maintes fois jusqu'à l'extase et que, dans une église romaine, durant la nuit de Noël, il mérita de voir la statue de la Sainte Vierge s'animer, descendre de la crèche et remettre son divin Enfant entre les bras de son serviteur. Il disait souvent qu'il désirerait mourir sur la cendre et sous le cilice ; en attendant il pratiquait les mortifications les plus austères.

Mais l'heure approchait pour lui des surnaturelles récompenses. Affligé, jusqu'à en tomber malade, de voir le peuple offenser Dieu par ses excès et ses désordres, il mourut à Naples et fut enseveli dans l'église célèbre de St-Paul. Ce fut le pape Clément X qui accorda les honneurs des autels à ce grand apôtre de la bonté.

II

La bienfaisance est un des traits que nous avons relevés dans une vie trop pleine d'événements pour qu'il soit possible de la raconter d'une façon complète en quelques minutes. Et si nous avons insisté sur ce point, c'est qu'il peut nous fournir des conclusions applicables à nous-mêmes.

Fixons avant tout un principe. Il arrive souvent qu'un pauvre qui sollicite une aumône vous demande « la charité ; » d'autres fois, quelqu'un qui a besoin de votre appui ou de votre concours emploiera la formule courante : « Faites-moi la charité de me rendre tel service. » Et cette façon de parler est si bien entrée dans les mœurs que beaucoup de gens, qui ont légèrement perdu de vue les définitions de leur catéchisme, ont tendance à s'imaginer que la charité consiste uniquement et essentiellement à rendre service à son prochain et à lui donner, quand il le faut, des offrandes matérielles. Rien de plus inexact. La charité est une vertu théologale « qui nous porte à aimer Dieu par-dessus toutes choses et le prochain comme nous-mêmes *pour l'amour de Dieu.* »

On voit tout de suite la différence. Le but premier, l'objet essentiel de la charité, c'est de rendre à Dieu les devoirs d'adoration, de gratitude, d'obéissance et d'amour qu'il revendique à bon droit. Vient ensuite un second objet de la même vertu, qui nous fait aimer nos frères parce que, fils du même Dieu que nous, ils ont droit aux égards que l'on se doit dans une famille, ce qui ne comporte pas seulement des protestations plus ou moins platoniques, mais encore des actes, autant que possible réciproques. Notons encore que notre affection pour autrui, si elle veut demeurer surnaturelle, devra se réaliser en vue de Dieu, le Père commun, qui recommande à tous ses enfants l'union et la concorde.

On s'est trop efforcé, de nos jours, de laïciser la charité. On en place les motifs dans l'altruisme, la solidarité, la philanthropie, ou même dans je ne sais quel instinct purement humain qui nous porte à nous émouvoir des misères de nos semblables. De grandes associations de bienfaisance mettent en tête de leurs statuts qu'elles excluront tout point de vue confessionnel ; de même, lorsque se déchaîne un cataclysme social ou national, on s'empresse de constituer des comités de secours où voisinent les représentants des religions les plus diverses et ceux aussi de l'athéisme offi-

ciel ; mais d'où le nom même de Dieu est rigoureusement banni. C'est diminuer une vertu céleste jusqu'à la réduire à nos proportions misérables. Sans doute, individuellement, les catholiques et les prêtres qui participent à ces œuvres peuvent rectifier leur intention et faire le bien pour l'amour du Seigneur qui le leur a commandé ; il n'en restera pas moins que cette excellente disposition demeurera secrète et personnelle et ne modifiera nullement le malheureux esprit de « neutralité » qui anime l'association.

Sous le bénéfice de toutes ces réserves, on peut dire que la bienfaisance — nom que nous avons tenu à employer pour éviter toute équivoque — constitue une part secondaire de la haute vertu de charité dans toute la mesure où elle est exercée dans un esprit surnaturel. Et dans cette même mesure elle constitue pour tous un devoir, dont Dieu jugera l'accomplissement. Nous sommes tenus, en effet, de nous rendre utiles à nos frères et de les secourir dans leurs besoins.

Mais c'est ici que se pose une question nouvelle. Quand, comment, dans quelles limites y a-t-il obligation de faire un geste d'aumône ou un acte de bienfaisance ? Il est fort délicat de répondre avec précision à une demande dont la solution pratique dépend de milliers de contingences. Essayons toutefois de fournir quelques renseignements fondamentaux. Chaque fois que se présente l'occasion d'accomplir un acte généreux, il faut considérer la double situation de celui qui donne et de celui qui reçoit. Naturellement, le donateur n'est pas obligé de se dépouiller de ce qui lui est nécessaire pour vivre. Ce sera une part de son superflu qu'il prendra d'abord. Si, ensuite, il veut s'imposer des privations pour augmenter la somme qu'il destine à ses bonnes œuvres, il n'en aura que plus de mérite. Mais là encore, au moins dans les cas ordinaires, il devra veiller à ce que ces privations ne nuisent ni à sa santé, ni aux personnes dont il a la charge et qu'il ne peut contraindre, malgré elles, à renoncer au minimum d'aisance auquel leur donne droit leur situation dans sa famille. Ainsi un père aurait tort de sacrifier la dot de ses filles pour la remettre à des étrangers.

Quant à celui qui demande, il est nécessaire d'examiner d'abord l'étendue exacte de ses nécessités. Ce n'est pas calomnier les malheureux que de dire qu'ils ont souvent tendance à exagérer quelque peu leur détresse. Ne les en blâmons pas : c'est si naturel lorsqu'on souffre ! Mais cela n'empêche point que l'on puisse discrètement contrôler leurs assertions et réduire ses dons à une proportion raisonnable. Cette mesure de prudence est d'autant plus nécessaire que, quelle que soit la fortune d'un particulier, elle ne peut suffire à soulager tous les malheurs qui l'environnent. Là encore une distinction est indispensable : il faut penser aux plus malheureux d'abord, à ceux dont la situation est la plus tragique.

On n'oubliera pas non plus que l'ordre établi pour la vertu de charité s'applique également à la bienfaisance qui se rattache à cette qualité surnaturelle. Puisque Dieu a sagement décidé que nous aimions avant tout nos proches, nos parents, nos amis, nos compatriotes, nos coréligionnaires, il s'ensuit que ces personnes seront les premiers bénéficiaires de notre bonté. Les autres viendront ensuite, ce qui ne signifie nullement que nous les négligerons. Car je ne voudrais pas être taxé de dureté pour opposer les lois de l'expérience et de la sagesse aux entraînements, parfois dangereux, des impulsions sentimentales. Je ne fais que développer le principe normal bien connu : « Charité bien ordonnée commence par soi, » qui hiérarchise suivant le degré de nos relations les manifestations de notre bienfaisance.

A cela près, plus nous donnerons, plus nous serons bénis du Seigneur. S'il nous est impossible de faire toujours l'aumône, accordons-la aussi souvent et aussi largement que notre position nous le permettra. Souvenons-nous, d'ailleurs, que la remise d'un billet de banque n'est pas l'unique moyen de pratiquer la bienfaisance. On peut être charitable, et souvent envers de plus riches que soi-même, par l'octroi d'un bon conseil, par les consolations apportées en une heure de deuil ou d'angoisse, par le dévouement au chevet des malades, par le travail accompli gratuitement en faveur de quelqu'un qui se trouve dans l'embarras.

Il y a encore cent façons d'aider son prochain : elles se multiplient indéfiniment d'après la diversité des circonstances. Le point capital est de ne jamais perdre de vue que nous ne pouvons pas nous enfermer dans un égoïsme aussi odieux que lâche et que nous devons être toujours prêts à tendre une main secourable à quiconque pleure ou gémit auprès de nous. Que les ingratitudes trop souvent subies ne nous rebutent jamais. Gardons dans notre mémoire et dans notre cœur la promesse du divin Maître : « Ce que vous aurez accompli en faveur des plus petits d'entre vous, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. »

LES FÊTES DE L'EGLISE

LXXXII

LA TRANSFIGURATION

Jésus venait d'établir Pierre le chef de son Eglise en récompense de sa profession de foi. Il annonça alors à ses Apôtres qu'il allait monter à Jérusalem, « pour y souffrir beaucoup de la part des anciens, des pontifes, des Scribes, et pour y mourir » (Matth., XVI, 21). — « A Dieu ne plaise, Seigneur ! s'écria Pierre. Vous ne ferez pas cela ! » Le Sauveur le reprit sévèrement, et il partit de là pour dire à ses disciples que, s'ils voulaient venir après lui, il leur faudrait se renoncer, porter leur croix et le suivre. Cette doctrine les contrista. Alors il leur parla, pour les encourager, du « Fils de l'homme qui viendrait un jour dans la gloire

de son Père, entouré d'anges, » et il ajouta : « Il y en a parmi vous qui ne goûteront pas la mort qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu. » (Marc, VIII, 39).

I

Six jours après, il prenait avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, et il les conduisait sur une haute montagne. La tradition nous apprend que c'était le Thabor, qui domine la vallée du Jourdain. Il choisit Pierre, l'Apôtre de la foi ; Jean, le disciple de l'amour ; et Jacques, qui le premier versera son sang pour lui. Il les choisit afin qu'à Gethsémani, quand ils le verront accablé, humilié par la douleur, ils se souviennent qu'ils l'ont vu dans sa gloire.

Et il se mit à prier. Comme il priait, son visage changea soudain et resplendit comme le soleil, tandis que ses vêtements étaient blancs comme la neige. Jamais foulon n'avait produit pareille blancheur. (Marc, IX, 2).

Tout à coup deux hommes leur apparurent qui s'entretenaient avec lui. C'étaient Moïse et Elie. Ils parlaient ensemble de sa sortie du monde qu'il accomplirait à Jérusalem. La grandeur de la scène, l'éclat de la lumière, la vue imposante des deux prophètes frappèrent les trois disciples au point que leurs yeux s'appesantirent et qu'ils allaient se laisser envahir par le sommeil. Mais ils se tinrent éveillés. Comme ils voyaient toujours les deux personnages debout auprès de Jésus, Pierre dit à son Maître : « Seigneur, il nous est bon d'être ici. Si vous le voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie. » Il ne savait pas ce qu'il disait, car l'effroi les avait saisis.

Comme Pierre parlait encore, voici qu'une nuée lumineuse les couvrit de son ombre et les Apôtres furent pris de frayeur en les voyant entrer dans la nuée. Et de la nuée sortit une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le ! »

La voix se tut, et soudain Jésus se trouva seul. Les Apôtres étaient tombés la face contre terre, saisis de terreur. Et Jésus s'approcha d'eux et les toucha en leur disant : « Levez-vous et ne craignez point. »

Ils levèrent les yeux et, regardant autour d'eux, ils ne virent plus que Jésus. Et comme ils descendaient de la montagne, Jésus leur dit : « Ne parlez à personne de cette vision avant que le Fils de l'Homme soit ressuscité d'entre les morts. »

Et ils ne dirent rien alors de ce qu'ils avaient vu. Toutefois ils se demandaient ce que signifiaient ces paroles : « Quand il sera ressuscité d'entre les morts. »

Elie surtout les préoccupait. Ils se souvenaient qu'Elie viendrait le premier, avant le Messie, pour restaurer toutes choses. Ils demandèrent à Jésus ce que cela voulait dire : — « Elie est déjà venu, répondit-il. Ils ne l'ont pas connu et ils l'ont traité comme ils ont voulu. De même le Fils de l'Homme souffrira par eux. »

Ils comprirent alors qu'Elie c'était Jean-Baptiste, qu'Hérode et Hérodiade avaient fait mourir.

II

« Vos éclairs ont brillé sur la terre. La terre a été ébranlée et elle a tremblé. » Ainsi chante l'Introït, rappelant l'éclat du visage de Jésus. Et il ajoute, faisant allusion à la parole de S. Pierre « Seigneur, il est bon d'être ici ! » : « Qu'ils sont aimés, vos tabernacles, ô Dieu des vertus ! Mon âme vous désire et elle défaille dans le parvis du Seigneur. » (Ps. LXXXIII, 1).

La Collecte formule la pensée et le sens surnaturel de la fête : « O Dieu qui, dans la glorieuse Transfiguration de votre Fils unique, avez confirmé par le témoignage des Pères les mystères de la foi, et par la voix sortie de la nuée lumineuse avez admirablement signifié d'avance l'adoption parfaite des enfants de Dieu, rendez-nous par votre miséricordieuse bonté les cohéritiers de ce Roi de gloire, en nous faisant participants de cette gloire qui éclate en lui. »

Dans l'Epître, S. Pierre rappelle ses souvenirs personnels d'une manière touchante. Il conjure les fidèles « d'assurer par leurs bonnes œuvres leur vocation et leur élection, » afin d'avoir « une entrée large dans le royaume de Jésus-Christ » : « Je crois de mon devoir, aussi longtemps que je suis dans cette tente de voyageur, de vous tenir en éveil par mes avertissements, car je sais que je la quitterai bientôt, ainsi que N.-S. Jésus-Christ me l'a fait connaître. »

Ce sont donc les derniers avis d'un vieillard, les suprêmes paroles d'un père qui veut graver sa pensée et son souvenir dans le cœur de ses enfants : « Ce n'est pas en effet, poursuit-il, en suivant des fables habilement composées que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de N.-S. Jésus-Christ, mais c'est pour avoir vu de nos propres yeux sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père honneur et gloire, quand la gloire de sa majesté fit entendre une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Et nous avons entendu nous-même cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte. Nous avons d'ailleurs les oracles des prophètes, confirmés aujourd'hui par leur accomplissement. Vous faites bien d'y prêter attention, comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour brille et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs. » (II Pet., I, 16-20).

N'est-ce pas comme un autre récit de la Transfiguration, fait par un témoin qui laisse paraître ses impressions intimes ?

Le Graduel y ajoute cette autre note glorieuse : la Transfiguration, « c'est la splendeur de la lumière éternelle, un miroir sans tache, l'image parfaite de la bonté de Dieu. »

Les Antiennes des Vêpres ne font que reproduire en le chantant le récit de la Transfiguration. Le Capitule nous transporte au jour de notre propre

transfiguration, à la fin des temps : « Nous attendons comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre pauvre corps — *corpus humilitatis nostræ* — en le rendant semblable à son corps glorieux. » (Philip., III, 21).

L'hymne est tirée du poème de Prudence sur l'Epiphanie :

« O vous qui cherchez le Christ, levez les yeux en haut. Là il vous sera permis de voir le signe de son éternelle gloire. Nous y voyons une lumière splendide qui ne connaît pas de terme : Dieu, sublime, très haut, sans limites, plus ancien que le ciel et le chaos. Il est le Roi des nations, le Roi du peuple judaïque. Il fut promis au patriarche Abraham et à sa race, dans les siècles. Les Prophètes sont ses témoins et ses garants ; et le Père témoin lui-même nous ordonne de l'écouter et de le croire. Gloire à vous, Jésus, qui vous révélez aux humbles, à vous avec le Père et l'Esprit-Saint dans les siècles éternels. »

L'Antienne de *Magnificat* est une adaptation des paroles du commencement de l'Epître aux Hébreux : « Le Christ Jésus, splendeur de la gloire du Père et empreinte de sa substance, qui soutient toutes choses par la parole de sa puissance, après avoir effacé les péchés, a daigné nous apparaître aujourd'hui glorieux, sur une haute montagne. »

En ce jour, en effet, le roi des Juifs et des Gentils s'est révélé sur le Thabor, dans une sorte de splendeur d'amour qui fait oublier les tonnerres du Sinaï. Moïse est là, le grand législateur, avec Elie, le grand prophète, mais c'est pour assister au triomphe de la Loi nouvelle représentée par les trois Apôtres qui vont répandre partout la foi et l'amour du Christ, leur bon Maître. Quelle réunion imposante, présidée par le Sauveur Jésus, dont le visage brille d'une lumière céleste ! Mais pour rendre la scène plus auguste encore, voici le Père qui parle et rend témoignage au Christ.

Après la Transfiguration, les Apôtres gardent le secret que leur a imposé le Maître, ils ne le révèlent qu'après la Résurrection. L'Eglise l'a recueilli et elle le célèbre aujourd'hui. C'est une fête qui intéresse tous les chrétiens, on pourrait dire que c'est la fête de notre adoption divine qui s'opère en ce monde par la grâce. Mais cette adoption n'aura son complément parfait que le jour où notre corps aussi y participera par les clartés glorieuses de notre transfiguration finale. « Nous serons alors semblables à Dieu parce que nous le verrons comme il est. » (I Jo., III, 2).

EXPLICATION DU CATÉCHISME

18e LEÇON

XIe ET XIIe ARTICLES DU SYMBOLE : LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR, LA VIE ÉTERNELLE

Q. 161. — *Quelles sont les fins dernières de l'homme ?*

R. — *Les fins dernières de l'homme sont la mort, le jugement, le ciel ou l'enfer.*

Le mot *fin* veut dire *terme, but*. La fin d'un voyage, c'est d'abord l'endroit et le moment où il se termine. C'est aussi le but que l'on se proposait d'atteindre en faisant ce voyage. Dans ce sens, la fin d'un voyage, ce sera l'étude ou le plaisir. Par exemple, la fin de mon voyage sera Marseille parce que c'est là que je m'arrêterai et que finira mon voyage. Une autre fin de ce voyage sera le plaisir de voir la mer ou bien l'étude d'un port de commerce.

La vie de l'homme sur terre a une fin, c'est la mort. Elle a aussi un but qui est le ciel. Si le ciel est manqué, c'est à l'enfer que l'homme aboutit. Mais l'un ou l'autre but ne sera atteint qu'après un jugement. La mort, le jugement, le ciel ou l'enfer, voilà donc ce qui attend tout homme à la fin de sa vie.

---

§ 1. — La mort

Q. 162. — *Qu'est-ce que la mort ?*

R. — *La mort est la séparation de l'âme et du corps.*

L'homme est composé d'un corps visible et d'une âme invisible. Il a été créé par Dieu pour ne jamais mourir. Mais Dieu avait averti Adam et Eve que, s'ils mangeaient du fruit défendu, ils mourraient, ainsi que tous leurs descendants. L'homme ayant désobéi à Dieu, la sentence de mort dont il avait été menacé fut prononcée contre lui. La mort est donc la punition du péché.

La mort est la séparation de l'âme et du corps. Séparé de l'âme, le corps ne peut continuer à vivre : la respiration s'arrête, le sang cesse de circuler parce que le cœur ne bat plus, les chairs commencent à se décomposer et bientôt disparaîtront tout à fait. Les ossements, à la longue, subissent le même sort. L'âme, elle, continue à exister et à vivre comme par le passé, avec cette différence qu'elle a perdu son compagnon, le corps.

Q. 163. — *Que savons-nous de notre mort ?*

R. — *Nous savons de notre mort qu'elle arrivera sûrement, mais nous ne savons ni quand ni comment.*

Un jour, le roi de Perse Xerxès, contemplant du haut d'une colline la grande et magnifique armée avec laquelle il se disposait à attaquer la Grèce, se mit à pleurer. Comme on lui demandait pourquoi il pleurait, il répondit : « C'est à la pensée que dans cent ans il ne restera plus un seul homme de cette immense multitude. » Tous les hommes doivent mourir ; c'est, nous l'avons dit, la sentence portée par Dieu contre l'humanité en punition du péché originel. Jésus-Christ lui-même est mort, la Sainte Vierge est morte, les Apôtres sont morts. Il y a peu d'hommes qui atteignent la centième année ; ceux qui ont ce privilège ne la dépassent pas de beaucoup. Nous voyons autour de nous les hommes mourir. Un jour notre tour viendra. Cela est certain.

Mais ce qui reste incertain, c'est l'année, le mois, le jour de notre mort. « Veillez et priez, dit

Notre-Seigneur, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. » Les uns meurent jeunes, d'autres en pleine maturité, d'autres dans un âge avancé. Nous ne pouvons pas nous fier sur notre bonne santé pour espérer vivre vieux, car il y a des maladies qui couvent comme le feu sous la cendre et qui se déclarent sans qu'on ait pu les prévoir ; il y a des accidents qui emportent chaque jour des gens pleins de vie. Nous sommes à la merci d'un refroidissement, d'une contagion mauvaise, d'un arrêt de notre cœur, d'une crise d'appendicite, d'un accident de voiture ou de chemin de fer, de chasse ou de bicyclette. C'est pourquoi nous devons toujours être prêts à mourir et à paraître devant Dieu, car notre salut dépend de l'état où sera notre âme au moment de notre mort. Si alors nous sommes dans l'amitié du bon Dieu, nous serons sauvés et nous irons au ciel ; si nous avions le malheur d'être séparés de Dieu par un seul péché mortel, nous serions damnés et nous irions en enfer.

Il faut donc garder soigneusement notre âme en état de grâce. S'il nous arrivait de commettre un péché grave, il faudrait nous en confesser le plus tôt possible, afin de ne pas risquer de mourir dans cet état. Si, malgré notre bonne volonté, nous ne pouvions nous confesser de suite, il faudrait faire un bon acte de contrition et exprimer au bon Dieu, avec le regret de notre péché, le désir de nous en confesser dès que cela sera possible.

Les personnes qui restent longtemps en état de péché mortel commettent donc une grave imprudence. On en entend qui disent : « Je me confesserai quand le moment de mourir sera venu ; je n'en suis pas encore là. » Elles ont tort de raisonner ainsi, car on voit beaucoup de malades qui se font illusion et qui ne croient pas être arrivés à leur dernier moment. Notre-Seigneur nous avertit que la mort vient comme un voleur, c'est-à-dire qu'elle ne prévient pas de sa venue et qu'on est toujours surpris par son arrivée. Soyons donc toujours prêts et demandons chaque jour à Dieu la grâce d'une bonne mort. C'est la grâce la plus importante, puisque c'est d'elle que dépendra notre éternité heureuse ou malheureuse. Recommandons cette intention à la Sainte Vierge, à notre bon ange, chargé par Dieu de veiller sur nous, et à S. Joseph, qui est le patron de la bonne mort parce qu'il est mort entre les bras de Jésus et de Marie.

---

§ 2. — Le jugement

Q. 164. — *Que devient notre âme après la mort ?*

R. — *Notre âme après la mort paraît aussitôt devant Dieu, qui la juge sur ses bonnes et sur ses mauvaises actions : c'est ce qu'on appelle le jugement particulier.*

Nous avons dit ce que devient le corps au moment de la mort : il est séparé de l'âme ; les poumons cessent de respirer, le cœur cesse de battre et le sang de circuler ; les membres deviennent immobiles, se raidissent, et bientôt la décomposition commence. Il faut se débarrasser du corps en le mettant en terre où se continuera la décomposition.

Quant à l'âme, aussitôt qu'elle s'est séparée du corps, elle paraît devant Dieu pour être jugée. Elle voit alors Dieu face à face : le Père qui l'a adoptée pour son enfant, le Fils qui s'est fait homme, qui a souffert et qui est mort pour la racheter et la sauver, le Saint-Esprit qui est venu habiter en elle au baptême, qui a renouvelé sa visite à la confirmation, pour la sanctifier et l'aider à faire son salut. Le démon est là qui vient réclamer l'âme pour lui, à cause de tous les péchés qu'elle a commis. Il dit au souverain Juge : « Seigneur, je n'ai rien fait ni souffert pour ce criminel ; c'est vous qui êtes mort pour lui ; et cependant, au mépris des promesses qu'il vous a faites, il vous a abandonné pour devenir mon esclave ; donc il m'appartient. » (S. Cyprien). Enfin sont là aussi le bon ange et la Sainte Vierge qui plaident la cause de l'accusé et présentent au Juge tout ce qu'il a fait de bien sur terre. Le Juge, à qui rien n'est caché, même parmi les pensées les plus secrètes, prononce une sentence qui apparaît à l'âme elle-même comme souverainement juste, puisque Dieu ne peut se tromper, comme les hommes risquent de le faire quand ils jugent leurs semblables.

Ce jugement est appelé *particulier*, parce qu'il y en a un pour chaque âme en particulier. Il a lieu aussitôt après la mort, à l'endroit même où l'âme s'est séparée du corps. Il y aura un autre jugement, appelé jugement *général*, qui se tiendra à la fin du monde et réunira tous les hommes. La sentence prononcée alors ne sera que la confirmation du jugement particulier en ce qui concerne le ciel et l'enfer. Ceux que le jugement particulier avait déclarés sauvés le demeureront ; ceux que le jugement particulier avait déclarés damnés resteront en enfer. Le sort de chacun est donc réglé au moment du jugement particulier.

Si nous craignons la justice des hommes, combien plus nous devons craindre celle de Dieu ! Les hommes ne peuvent condamner qu'à des peines temporaires, Dieu condamne les pécheurs à des peines éternelles. Les condamnations prononcées par les hommes et les peines qui en résultent ne sont rien à côté des peines de l'enfer. On peut espérer tromper les hommes et échapper à une condamnation ; on ne peut tromper Dieu. Il faut donc craindre la justice divine et vivre en bon chrétien pour éviter une condamnation irrémédiable. Mais il faut surtout aimer Dieu parce qu'il est infiniment bon et que c'est seulement en l'aimant que nous pourrons échapper à l'enfer. La crainte que Dieu attend de nous est celle d'un enfant qui redoute de causer la moindre peine à un père très aimé.

Q. 165. — *Où va notre âme après le jugement particulier ?*

R. — *Notre âme, après le jugement particulier, va au ciel, en enfer ou en purgatoire, selon qu'elle l'a mérité.*

L'âme qui paraît devant Dieu est donc immédiatement jugée et fixée sur son sort. Si elle est en état de grâce et a complètement satisfait sur terre à la justice divine pour les péchés qu'elle a commis, elle entre de suite au ciel. Si, bien qu'étant en état de grâce, il lui reste une dette à payer à la justice divine, elle va en purgatoire. Si elle est en état de péché mortel, elle va immédiatement en enfer.

Q. 166. — *Que veulent dire ces paroles « La résurrection de la chair » ?*

R. — *Ces paroles « La résurrection de la chair » veulent dire qu'à la fin du monde tous les corps des hommes seront rendus à la vie, par la puissance de Dieu, et réunis à leur âme.*

La résurrection des corps à la fin du monde est une vérité que l'Eglise nous fait une obligation de croire ; c'est un dogme de foi.

Les corps ressusciteront parce que Jésus-Christ, qui est le Chef de l'humanité rachetée, a ressuscité son propre corps ; parce que la séparation du corps et de l'âme est un état anormal qui ne peut être définitif ; parce qu'il convient que le corps soit récompensé ou puni avec l'âme, puisqu'il a aidé celle-ci à accomplir le bien ou à commettre le mal ; enfin parce que Dieu l'enseigne dans un grand nombre de passages de l'Ecriture. Voici quelques-uns de ces passages :

Au livre de Job : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'à la fin des temps il me ressuscitera de la poussière ; de nouveau je serai revêtu de ma peau et je verrai mon Dieu dans ma chair. » (XIX, 25).

Au livre d'Isaïe : « Ceux de votre peuple qui sont morts vivront de nouveau ; ceux qui ont été tués ressusciteront. Réveillez-vous de votre sommeil et louez le Seigneur, vous qui habitez dans la poussière du tombeau. » (XXVI, 19).

Au livre de Daniel : « La multitude de ceux qui dorment dans la poussière s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour une ignominie qui ne finira jamais. » (XII, 2).

Dans l'évangile de S. Jean : « Le temps viendra où ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu. Ceux qui auront fait de bonnes œuvres sortiront des tombeaux pour ressusciter à la vie, mais ceux qui auront fait le mal en sortiront pour ressusciter à leur condamnation (v, 28-29). — Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » (VI, 55).

En S. Paul : « Comment s'en trouve-t-il parmi vous qui disent que les morts ne ressuscitent point ? Car si la résurrection des morts n'a pas lieu, Jésus-Christ n'est point ressuscité. Mais Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts ; il est devenu les prémices de ceux qui dorment du sommeil de la mort ; car, comme la mort est venue par un homme, la résurrection des morts est venue aussi par un homme, et comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi en Jésus-Christ. » (I Cor., XV, 12-13 ; 20-22).

L'Eglise a toujours enseigné que tous les hommes ressusciteraient. C'est une des grandes vérités qu'elle a inscrites dans ce petit résumé de sa prédication qui se nomme le Symbole des Apôtres.

Puisque la mort est la séparation de l'âme et du corps, le retour à la vie se fera donc par la réunion de l'âme et du corps. Cette réunion sera définitive : l'homme ressuscité ne mourra plus. Son corps ne sera plus alors sujet aux maladies ni à l'affaiblissement ; il n'aura plus besoin non plus, comme pendant la vie présente, d'une nourriture matérielle pour se soutenir.

Nos saints livres nous apprennent que la résurrection aura lieu à la fin du monde. « En un clin d'œil, écrit S. Paul, au son de la dernière trompette, les morts ressusciteront, désormais incorruptibles. » (I Cor., XV, 52).

Si Dieu a créé de rien tout ce qui existe, notamment le corps et l'âme de chaque homme, il ne faut pas nous étonner qu'il puisse rendre la vie aux corps tombés en poussière. « Qui l'empêchera de rétablir ce qui était déjà, dit Tertullien, puisqu'il a pu faire ce qui n'avait jamais été ? »

Q. 167. — *Pourquoi les corps des hommes ressusciteront-ils?*

R. — *Les corps des hommes ressusciteront pour participer au jugement général et pour être associés à la récompense ou à la punition de l'âme, comme ils l'ont été à ses bonnes ou à ses mauvaises actions.*

Quand on demande à quelqu'un : « Pourquoi êtes-vous venu ? » on entend poser deux questions : 1° quelle raison vous a poussé à venir ? Réponse : le désir de ma famille, l'ordre de mes supérieurs, etc. 2° Que venez-vous faire ici ? quel est votre but en venant ici ? Réponse : Vous saluer, vous aider dans votre travail.

Nous avons déjà répondu à la première de ces questions en indiquant les raisons pour lesquelles les corps ressusciteront. Nous avons à répondre maintenant à la seconde en précisant le but de la résurrection ou, si vous préférez, ce que feront les corps ressuscités. Ils feront deux choses : 1° ils comparaîtront au jugement général dont nous avons parlé ; 2° ils partageront le sort des âmes, c'est-à-dire qu'ils seront heureux avec les âmes (ce sera le cas des élus du ciel) ou malheureux avec les âmes (ce sera le cas des damnés en enfer). C'est justice qu'il en soit ainsi, nous l'avons déjà dit.

Q. 168. — *Que veulent dire ces paroles : « La vie éternelle » ?*

R. — *Ces paroles « La vie éternelle » veulent dire qu'après la vie présente il y aura pour l'homme une autre vie qui ne finira jamais.*

Dieu avait créé l'homme immortel. Il a prononcé contre la race humaine la peine de mort après le péché originel. C'est un châtiment qui atteint toute la race humaine, parce qu'elle a été atteinte aussi tout entière par le péché de ses premiers membres, Adam et Eve. Mais c'est un châtiment

temporel, c'est-à-dire qui ne doit durer qu'un temps. Quand tous les hommes auront été frappés par la mort, Dieu leur rendra à tous la vie, qui désormais ne connaîtra plus de fin.

La mort n'est donc pas l'anéantissement de l'homme ; c'est au contraire pour lui le commencement d'une vie nouvelle, plus belle et plus heureuse, si l'homme a su mériter la récompense. Cette vie comprend deux périodes : la première de la mort de chacun jusqu'à la résurrection des corps ; au cours de cette première période, seule l'âme demeure vivante. La deuxième période commencera pour tous à la résurrection des corps et n'aura pas de fin ; alors le corps lui aussi vivra, réuni à l'âme.

Les gens qui n'ont pas la foi nient l'existence de la vie éternelle et affirment qu'après la mort tout est fini. C'est une sottise, parce que nier la vie éternelle, c'est nier l'existence de l'âme, car si l'âme existe elle est nécessairement immortelle. Puisque la mort est une décomposition, seuls peuvent mourir les êtres composés de plusieurs parties. Or l'âme n'est pas composée de parties ; elle est, comme on dit, simple. Nier l'existence de la vie éternelle, c'est aussi refuser de croire à la parole de Dieu et lui faire ainsi une injure. Loin de partager cette sottise et ce blasphème, remercions Dieu de nous avoir appelés à une vie qui ne doit pas finir, mais n'oublions pas que nous devons travailler ici-bas à notre bonheur éternel, en le préparant par une vie d'obéissance à Dieu et de vertus surnaturelles.

---

§ 3. — **Le ciel**

Q. 169. — *Qu'est-ce que le ciel ?*

R. — *Le ciel est un lieu de bonheur parfait, où les bons jouiront éternellement de la vue et de la possession de Dieu.*

Quand avez-vous été heureux ? N'est-ce pas quand vous avez pu contempler et posséder une chose ou une personne que vous aimiez parce qu'elle était belle et bonne ? L'enfant est heureux d'être en présence de sa mère, de la voir et pour ainsi dire de la posséder toute à lui. Mais notre bonheur ici-bas est toujours incomplet, parce que les personnes ou les choses que nous aimons sont des créatures imparfaites et parce que nous savons que notre bonheur ne durera pas toujours.

Au ciel, ces deux causes de tristesse n'existent pas. Celui que voient et que possèdent les élus est infiniment beau et infiniment bon. D'autre part ils sont assurés qu'ils ne le perdront jamais. Leur bonheur est donc parfait, sans aucun mélange de peine ou de tristesse.

Q. 170. — *Qui sont ceux qui vont au ciel ?*

R. — *Ceux qui vont au ciel sont ceux qui meurent en état de grâce et ont acquitté toutes leurs dettes envers la justice de Dieu.*

Deux conditions sont donc requises pour entrer au ciel : 1° être en état de grâce, c'est-à-dire n'avoir sur la conscience aucun péché grave non pardonné, au moment de la mort ; 2° avoir acquitté envers Dieu toutes les dettes contractées pour les péchés commis, même pardonnés.

Ces deux conditions n'ont pas la même importance. Si la première n'est pas réalisée, l'entrée au ciel est à jamais impossible, tandis que si la seconde n'est pas réalisée, l'entrée au ciel est seulement retardée jusqu'au moment où toutes les dettes seront acquittées.

Il faut donc être toujours prêt à paraître devant Dieu, c'est-à-dire vivre en état de grâce en évitant tout péché grave. Si l'on a eu le malheur d'en commettre un, il faut s'en confesser le plus tôt possible, et, si la confession n'est pas possible immédiatement, faire un acte de contrition parfaite et prendre la résolution sérieuse de se confesser dès qu'on le pourra (cf. sur la contrition parfaite les nos 402 et suivants).

Il est très utile d'acquitter la dette temporelle, résultant des péchés commis, dès cette vie, afin de ne pas retarder le moment de l'entrée au ciel (cf. n° 174).

---

§ 4. — **L'enfer**

Q. 171. — *Qu'est-ce que l'enfer ?*

R. — *L'enfer est un lieu de tourments, où les méchants seront pour toujours séparés de Dieu et endureront avec les démons des souffrances qui ne finiront jamais.*

Le ciel est un lieu de récompense ; l'enfer est un lieu de punition. Puisque la récompense des bons consiste à voir et à posséder Dieu, la punition des méchants consiste à être privé de la vue et de la possession de Dieu. C'est la plus grave punition qui puisse exister, car Dieu est le plus grand bien que l'homme puisse posséder ; et, puisque l'homme a été créé et racheté pour posséder Dieu, être privé de cette possession est une peine très grave, beaucoup plus grave que toutes celles qui peuvent nous atteindre ici-bas.

Les damnés subissent encore d'autres souffrances en enfer ; ce sont des souffrances semblables à celles que cause le feu quand il brûle et dévore le corps humain. De plus les damnés sont entourés de démons qui contribuent encore à aggraver leurs supplices.

Ce qui nous console dans nos souffrances et nos peines d'ici-bas, même les plus graves, c'est qu'elles doivent finir un jour. Ce qui cause le désespoir des damnés, c'est que leurs souffrances ne finiront jamais. Ceux qui entrent en enfer y demeureront éternellement.

Il faut donc craindre l'enfer plus que tout autre mal et tout faire pour l'éviter. Avec la grâce de Dieu c'est possible pour tous les hommes ; Dieu ne refuse sa grâce qu'à ceux qui n'en veulent pas ou ne s'en servent pas. Ceux qui vont en enfer y vont donc par leur propre faute. C'est encore pour eux une cause de souffrance que de constater qu'avec un peu de bonne volonté et d'effort ils auraient pu éviter l'enfer et gagner le ciel.